

> Dr. Alaaedin Baheiedin Faculté des Lettres à Qena



### Dr. Alaaedin Baheiedin Faculté des Lettres à Qena

#### Introduction:

" S'il y a un message de Giono, c'est celui-là: rendre aux hommes la soif et le goût de la vie." (Boisdeffre, février 1965)

Jean Giono est un grand écrivain, l'un des plus importants de notre siècle sans doute. On peut distinguer deux périodes dans son oeuvre romanesque: l'oeuvre d'avant-guerre, d'inspiration paysanne, et l'oeuvre d'après guerre, d'inspiration stendhalienne. Giono est de ceux qui nous ont parlé de la façon la plus proche, qui nous ont donné à voir des légendes et des paysages si beaux que c'est comme si nous les avions inventés nous-mêmes car "... nous écoutons trop bien Giono: nous ne l'interrogeons pas assez. Il a plus de ruses et de masques qu'on ne croit." (Picon 1961: 215); mieux encore, c'est comme si nous avions ces histoires au fond de nous, cachées à la manière des souvenirs; intimes, réelles à force d'être reconnues; une partie de nous-mêmes en vérité, un rêve partagé, durable, indestructible, une connaissance qui nous appartient si tangiblement qu'aucun événement réel, sinon notre propre mort, ne saura l'effacer; quelque chose en nous marqué, une mémoire semblable à celle de nos expériences, de notre enfance, de nos passions, de nos désirs, de nos nourritures, de l'eau, du vent et du soleil que nous avons premièrement connus:

"Ses mots ne sont ni pour le passé ni pour l'avenir, ils sont présents; ils ne parlent qu'aux présents. Ils sont l'exagération de la vie, la force du corps, le coeur qui bat, les poumons qui respirent, les glandes qui sécrètent, la vibration de chaque cellule, et la réponse de chaque cellule aux vibrations qui l'entourent." (Le Clézio, octobre 1970)

Dans notre étude sur la représentation thématique et stylistique du monde animal dans l'oeuvre romanesque de Jean Giono, nous avons choisi de traiter les romans suivants: <u>Collone, Regain, Le Hussard sur le Toit, Le Chant du monde, Que ma joie demeure...</u> Dans cette étude, nous verrons par quels moyens thématiques et stylistiques, Jean Giono représente le monde animal et dans quelles mesures son écriture fait appel à une tradition populaire.

Chez Giono, il n'existe pas de roman où l'animal n'occupe pas de place, qu'il s'inscrive de près ou de loin dans l'action, qu'il permette d'appuyer une comparaison, un trait de caractère humain, car "Cette sagesse de Giono, il est de monde d'en faire des gorges chaudes, et Jean Prévost, ici même, a assez cavalièrement renvoyé Giono à ses moutons; c'est-à-dire à son art." (Anglès, 1977: 78)

En effet, les thèmes animaux dans les romans de Giono sont très ouverts: "Les thèses de M. Giono sont extrêmement simples. La seule forme de société qui soit capable de donner à l'homme la dignité, la liberté et la joie est la société paysanne." (Maulnier, 1939). Il a démontré l'autonomie déconcertante des bêtes face aux hommes, rencontre ces deux univers, et leurs conséquences, toutes ces combinaisons sont envisageables dans l'univers romanesque de Jean Giono. Dans ces romans, les deux mondes, animal et humain, vivent en relative autonomie: la rencontre de l'un avec l'autre est très intéressante, car elle participe soit d'une véritable symbiose (Oue ma joie demeure), soit d'une harmonie (Regain), soit d'une indifférence (Colline, Le Hussard sue le Toit), quelquefois d'amitié (Angelo Pardi et son cheval).

"Tous les héros de Giono sont des héros du mouvement, de la quête, de la fuite (...) leur mouvement n'est pas un simple mouvement physique. Il appartient aussi, selon Giono à l'immense circulation de la force vitale qui unit tous les points du cosmos et met l'homme

en correspondance avec les éléments." (Andrau, 2003: 10-11)

### I- La représentation thématique du monde animal

#### 1- La relation entre les deux univers: animal et humain

#### 1-1 La férocité de l'homme envers l'animal

Nous pouvons étudier en même temps deux paysages de deux romans de Giono, <u>Regain</u> et <u>Colline</u>, où toute la sévérité de l'homme s'exerxe sur l'animal. Il est à remarquer que ces deux paysages dans les deux romans se font écho, non seulement dans le thème traité, mais aussi dans leur forme: après l'action, vient le moment de la honte de l'homme devant son acte barbare et féroce contre l'animal.

Dans <u>Regain</u>, Pantur sombre peu à peu dans la folie, et dépèce un renard avec une sorte de plaisir sadique. Ce passage précède juste celui de la rencontre avec Arsule, et le rétablissement de sa raison:

"Panturle l'enlève du piège et il se met du sang sur les doigts, de voir ce sang comme ça, il est tout boulversé. Il tient le renard par les pattes de derrière, une dans chaque main. Tout d'un coup ça a fait qu'il a, d'un coup sec, serré les pattes dans ses poings, qu'il a élargi les bras, et le renard s'est déchiré dans le craquement de ses os, tout le long de l'épine du dos, jusqu'au milieu de la poitrine. Il s'est déroulé, toute une belle portion de tripes pleines, et de l'odeur, chaude comme l'odeur du fumier." (Giono, Regain: 82)

Dans <u>Colline</u>, Gondron tue un lézard à coups de bêche, et éprouve par la suite une sorte de gêne coupable:

"Il veut être la bête maîtresse: celle qui tue. Son souffle flotte comme un fil entre ses lèvres.

Le lézard s'approche.

Un éclair, la bêche s'abat.

Il s'acharne, à coups de talons sur les troncons aui se tordent.

Maintenant ce n'est plus qu'une poignée de boue qui frémit. Là, le sang plus épais rougit la terre. C'est la tête aux yeux d'or; la languette, comme une petite feuille rose, tremble encore dans la douleur inconsciente des nerfs écrasés. Une patte aux petits doigts emboulés se crispe dans la terre.

(...) Sans savoir pourquoi, Gondran est mal à l'aise, il n'est pas malade; il est inquiet et cette inquiétude est dans sa gorge comme une pierre." (Giono, Colline: 49)

Comme nous avons déjà dit que dans ces deux extraits, il y a une structure formelle et thématique similaire. Dans les deux romans, les deux personnages: Gondran et Panturle se retournent sur eux-mêmes, il se sentent coupables de violer ce monde animal. Lorsque Jean tue le crapaud qui a des mains d'homme et des yeux d'homme, il ne ressent aucun remords, bien au contraire: il explique son acte par le fait que "c'est pas de la nourriture de chrétien, ça..." (Giono, Colline: 41). La mort du crapaud dans Colline est d'autant plus intense que Janet s'attaque à un être fantastique, mi-homme, mi-bête: "C'est un homme qui a été puni" (Giono, Colline: 39)

Après avoir tué le lézard, Gondran prendra conscience qu'il a osé jouer avec un monde qui le dépasse, et Panturle reconnaîtra qu'il penche vers la folie " à quoi je vais penser... Je suis un peu fou, hé!" (Giono, Regain: 84)

La sévérité et l'insensibilté dont les hommes font preuve à l'égard des bêtes peuvent se justifier par la rudesse de l'environnement de chacun; mais bien que ces actes semblent gratuits, les personnages qui osent les comettre sont ensuite comme

frappe de sottise. Malgré cela, les scènes de sévérité envers les bêtes sont d'une intensité remarquable, parce qu'elles sont très visuelles.

#### 1-2 Indissociabilité des animaux et des hommes

Dans l'univers romanesque de Gione, les animaux sont indissociables des hommes. La nature, c'est la force qui réunit et fait cohabiter l'homme et l'animal. L'homme est solidement enfoncé par racines dans la terre première car "Giono est hanté par les forces naturelles, par les puissances de la terre, dont l'homme moderne se croit souvent délivré. L'homme n'est pas en face de la création, il est de la même pâte originelle non seulement que les animaux, mais que les plantes et les pierres. Un homme, c'est de la chair rouge, comme les animaux." (Brenner, 1978: 150). Il célèbre les mystères de la Mère du blé, il se bat pour les taureaux et pour les femmes.

" Le monde naturel recèle pour lui des richesses qui nous demeureraient inconnues, et qui, perçues, demeurent inexprimées chez les paysans, parce qu'ils n'ont pas toujours eux-mêmes une conscience assez claire de cette perception pour l'amener à l'existence objective." (Fluchère, 1977: 41)

Un livre de Giono devrait être une poignée d'herbes vertes, un flux d'algues et d'eau, l'odeur d'un silex éclaté, le lait des montagnes, la sueur et l'haleine des bêtes.

"Alors un animisme invincible gonfle doucement les pages d'Automne en Trièves. Ecoutez: l'automne sauta sur nous comme un renard... il se sentait contre les barrières de peupliers et il laissait de son poil à tous les arbres, ou encore, un beau matin, la forêt abaissa dans la neige son front aux larges cornes comme un grand cerf fatigué." (Anglès, 1977: 82)

C'est une mélodie qui ne se veut pas chantante, mélodie épaisse et ouatée comme les bruits du monde enfoui dans le silence de l'hiver, mélodie pourtant d'eau- delà des mots, dans ce ton lent et appuyé, dans ce ton pensif de celui qui se parle à lui-même, qui parle en dedans de lui-même, qui retourne ses pensées et ses images en lui, et ce passage de <u>Colline</u> témoigne que:

"La sauvagine et les gens des Bastides se rencontrent sur la source, cette eau qui coule du rocher, si douce aux langues et aux poils. Dès la nuit, c'est dans la lande, la reptation patte pelus, vers la chanteuse et la fraîche. Et de jour aussi, quand la soif est trop dure." ( Giono, Colline: 10)

Dans les romans de Giono: "Ses gens et ses bêtes sont nobles." (Fluchère, mars 1932), l'homme s'entoure d'animaux pour atténuer sa solitude, cet homme vit dans un univers qui, s'il n'est pas hostil, reste relativement peu accueillant. Les personnages de Giono y restent par choix, parce qu'ils sont nés et ont toujours vécu en ces lieux, dans Regain, Panturle déclare à Arsule:

" Quand on est seul, dit-il enfin, on est méchant; on le devient; j'étais pas comme ça avant... ça doit être depuis que je suis seul, et c'est une affaire de temps aussi, ce temps de chaud ça m'a fait quelque chose. Autrement, ce n'est pas mon naturel." (Giono, Regain: 98)

Panturle sait parfaitement que les hommes ne sont pas faits pour vivre seuls. Sans doute est-ce pour cela qu'ils s'entourent d'animaux pour pallier leur solitude, mais sans vouloir le reconnaître, bien sûr. Giono dit "... bêtes sauvages, parce qu'elles sont de pleine nature, sont belles et heureuses. Cela fait question. Elles peuvent être terriblement amaigries, diminuées par la faim, la soif, par les épidémies." (Pourrat, octobre 1938). Ceci explique la cruzuté dont l'homme est capable envers le monde animal. Les

bêtes sont la seule présence vivante qui leur est offerte, ils sont proches d'eux-mêmes et en même temps distants.

Tout ce qui dans son livre <u>Oue ma joie demeure</u>, est la part des hommes est marquée du plus détestable romantisme; tout ce qui est la part des bêtes est d'une fraîcheur, d'une justesse d'accent, d'une beauté, en un mot, tout a fait extraordinaire. Il y a dans ce roman quelques instants qui touchent au sublime: ainsi, lorsque Bobi amène un cerf sur le plateau. Pourquoi amène-t-il un cerf? Pour rien, seulement pour qu'il lie amitié avec les hommes, pour qu'il soit libre et se promène:

"M. Giono, avouons-le, parle mieux des bêtes que des hommes. La cause en est assez simple, et nous l'avions déjà notée a propos du Grand Troupeau: c'est qu'il ôte aux hommes la raison, qu'il les diminue, qu'il les reduit à quelque sensibilité élémentaire, à quelque instinct grossier. Par contre, il cherche dans l'attitude admirable de la bête inquiète ou confiante, dans ses démarches, dans son comportement, le souvenir de cette raison, dégradée ou embryonnaire, qui s'y trouve à coup sûr." (Brasillach, juin 1935)

En effet, Jean Giono décrit souvent un monde animal proche géographiquement d'un monde humain: là ou l'un est présent, l'autre ne saurait être loin, même si la cohabitation entre les deux mondes est souvent aléatoire, voire impossible, parce que " les hommes en général comme des animaux malfaisants" (Brenner, 1978: 156). Mais elle est cependant présente. Car, bien que ces deux mondes vivent en relative proximité, leurs relations ne sont pas acquises pour autant. On peut cependant émettre une réserve: il n'est pas possible d'affirmer que les hommes vouent une haine exagérée aux animaux, bien que leurs relations ne soient pas empreintes d'affection... En témoigne la jolie réflexion de Pauline de Théus à propos de son cheval, dans <u>Le Hussard sur le Toit</u>:

" J'aime bien la vie, mais je n'andonne certainement pas mon cheval pour la sauver." (Giono, Le Hussard sur le Toit: 303)

Encore dans <u>Le Hussard sur le Toit</u>, la rencontre entre Angelo et le chat ne relève d'aucune animosité, bien au contraire:

"Le chat gris qu'il avait dérangé dans le salon, la nuit passée, mit la tête à la chatière, se glissa en dépêtrant ses pattes du trou, l'une après l'autre, et vint se frotter à lui en ronronnant. Tu es dodu, lui dit-il en le grattant affectueusement entre les deux yeux, qu'est-ce que tu bouffes, toi: des oiseaux? Des pigeons? des rats?" (Giono, Le Hussard sur le Toit: 147)

Les chevaux d'Angelo dans <u>Le Hussard sur le Toit</u> sont toujours décrits au travers des actions du jeune homme. Ils participent au destin du personnage, en lui permettant de traverser les paysages dévastés par la maladie. Dans ce roman "Giono fait le procès de sa civilisation en donnant une vision idéaliste de l'homme et de ses qualités élémentaires." (Berton, 1983: 131) Ici, on peut donner quelques détails sur les diverses montures du héros: les sentiments d'Angelo envers son cheval, quelques considération sur la personalité de la bête qui, comme on le constate, s'apparente à un tempérament humain:

"Les chevaux qui avaient fourni une longue traite la veille et qui n'avaient pas été dessellés de toute la nuit commençaient à renâcler. Angelo prit un grand plaisir à les faire boire, les frotter, les soigner. Le cheval de la jeune femme était également très robuste quoique plus fin. Il allait aussi plus au fond des choses. Il se pavana un peu sous l'étrille et fit quelques bonnes manières à la main qui le soignait. Il avait tendance à s'intéresser à des choses lointaines. Il pointait les oreilles et fit

l'oeil tendre quand Angelo le mit au piquet..." (Giono, Le Hussard sur le Toit: 326)

Lorsque Giono dépeint un monde humain, il s'agit essentiellement d'un monde rural. Tout l'univers romanesque de l'auteur se rapporte à la description de paysage qu'il connaît, c'est-à-dire la Provence: "Le potier Giono façonnera dorénavant, par joie désinteressée, des événements et des héros qui n'en sont pas moins toujours choisis dans le monde paysan et tragique de la Provence, profondément les mêmes que ceux du Chant du monde ou de Que ma joie demeure." (Chonez, octobre 1970), il est donc impossible de dissocier le monde provençal du monde animal:

"Ces montagnes et ces forêts, ces fleuves et ces glaciers, ces aubes et ces ténèbres sont les vrais personnages de Giono; leur seule présence est déjà parole, ou plutôt chant; hymne tragique. Que sont devenus les hommes? Ils témoignent, et c'est assez; puis s'effacent et se confondent dans le grand Tout." (Arland, 1955: 56)

### 1-3 La métamorphose humaine:

L'homme se transforme parfois en animal, de par les traits de caractère et les descriptions que Giono lui accorde. Dans Regain, la Mamèche, folle de douleur après la mort de son enfant, est ainsi décrite: " elle était comme une bête" (Giono, Regain: 14). Quelques pages plus loin, lors d'une scène d'une rare intensité entre la Piémontasie et Panturle, Giono décrira la vieille femme de cette façon: "Contre l'homme, la Mamèche tremble des nerfs comme une chèvre." (Giono, Regain: 32). Panturle est représenté avec des caractéristiques animales, notamment dans la description de son imposante physionomie: "Il a donné un coup de reins dans son instinct d'animal..." (Giono, Regain: 91).

Le personnage de Panturle s'accorde très bien avec ses descriptions ayant trait aux animaux, non seulement de par son apparence, mais également dans son tempérament solitaire, assez

swell more more than a

bestial parfois. C'est grâce à la venue d'Arsule que son animalité s'atténuera, pour laisser place au rétablissement de son état d'homme à part entière. Dans <u>Le Chant du Monde</u>, Antonio se métamorphose littéralement en poisson, suivant tous les gestes du congre, dans un passage où il se mesure avec le serpent d'eau:

" Il fit sa brasse puis il se replia et descendit lui aussi tête première vers le fond. La bête revenait, lancée à pleine force, droite comme un tronc d'arbre. Elle passa en glissant audessus de l'ombre où Antonio s'enfonçait (...) Antonio émergea sans bruit, et sans bruit il s'enfonça dans l'eau. Il reparut en aval..." (Giono, Le Chant du Monde: 35)

Dans les romans de Giono: <u>Oue ma joie demeure</u> et <u>Le Hussard sur le Toit</u>, il y a une ressemblance étonnante entre le personnage d'Angelo et celui d'Aurore, tous deux représentant la figure du centaure, de par l'harmonie parfaite avec leurs bêtes. Nous pouvons définir cette symbiose entre l'homme et sa monture comme une véritable métamorphose en animal; même les pensées des personnages relèvent d'une indépendance farouche, tout comme le tempérament de leurs chevaux. De plus, Angelo et Aurore sont très semblables dans leurs comportements, nous serions tentés de dire qu'ils représentent l'image de centaure, masculin et féminin. Angelo est vu comme un chevalier à la fin du <u>Hussard sur le Toit</u>.

" Il considérait qu'Angelo était un spécimen à peu près parfait du chevalier le plus attentif et le plus charmant." (Giono, Le Hussard sur le Toit: 477)

Le fait qu'Angelo représente l'image du chevalier renforce l'idée d'un mimétisme avec le centaure: en effet, le jeune homme ne se déplace essentiellement qu'à cheval, (il est centaure), mais il est aussi presque parvenu au chateau de Théus où il conduit Pauline (il est alors chevalier). On peut aussi affirmer que ces deux fonctions (chevalier et centaure) se confondent en lui.

Toujours dans <u>Colline</u>, le personnage de Gagou est assimilé à un animal, qui serait à la fois chien, cheval... Cet être hypride, à mi-chemin entre l'homme et l'animal, est un personnage secondaire dans le roman, mais il mérite que l'on s'y intéresse, de par le traitement original que Giono lui accorde. Dans <u>Colline</u> aussi, le vieux Janet est assimilé à un oiseau:

" Janet est étendu sous ses draps, raide et droit. Son corps étroit bossue la couverture grise comme une levée de sillon. Vers la poitrine, son halètement d'oiseau palpite." (Giono, Colline: 29)

On le voit dans <u>Colline</u>, le personnage de Gagou s'apparente à un animal à part entière; bien qu'il soit réellement un homme, Giono l'animalise excessivement; dans tous les passages où Gagou intervient, il est décrit avec un comportement s'approchant plus de la bête que de l'humain. C'est un être étrange, à mi-chemin entre l'homme et l'animal, Il n'a pas d'humain que son apparence extérieure, le fait qu'il se tienne debout. Giono en fait un personnage énigmatique, hypride, dont les comportements s'apparentent à ceux d'un chien, de par sa docilité, sa méfiance et son inquiétude devant les hommes, et de ses attitudes en général.

Le thème de la métamorphose de l'homme en animal est récurrent chez Giono: nous serions tentés de penser que les caractéristiques animales appliquées à l'homme ne relèvent pas d'un pur hasard.

Etant donné que les hommes et les bêtes vivent dans un milieu relativement peu avenant, milieu qu'ils ont choisi, on le rapelle, pour des raisons diverses, ils sont par conséquent obligés de s'adapter à ce milieu, de faire preuve de mimétisme les uns avec les autres. C'est pourquoi les humains ont des comportements approchant ceux des animaux, et inversement.

### 2- L'indépendance du monde animal

# 2-1 Vérité de la représentation animale

Dans <u>Les Vraies Richesses</u>, l'auteur décrit avec une justesse véritable le monde des bergers. Le cadre n'est jamais bucolique, les hommes ne sont décrits que par l'utilité de leurs actes, et non pas l'esthétique de leurs gestes. Giono ne fait preuve d'aucune complaisance dans ses descriptions des bêtes: lorsqu'ils meurent, les animaux ne sont plaints à aucun moment (le chien se fait piétiner par le troupeau, sous le regard impuissant des hommes) et leur mort est vécue comme un événement possible, envisageable, dont on a occulté toute la dimension pathétique. Et si les hommes osent s'attendrir, d'autres hommes arrivent et les rabrouent, ou les chassent même parfois.

Dans <u>Provence</u>, Giono montre avec un semblant d'ironie et de lassitude l'image de la Provence idéalisée:

" Je ne connais pas la Provence. Quand j'entends parler de ce pays, je me promets bien de ne jamais y mettre les pieds. D'après ce qu'on m'en dit, il est fabriqué en carton blanc, en décor collé à la colle de pâte, des ténors et des barytons y roucoulent en promenant leur ventre enroulé de ceintures rouges: des poètes officiels armés de tambourins et de flûtes bardent périodiquement en manifestations lyriques qui tiennent moins de la poésie que d'une sorte de flux cholériforme." (Giono, Provence: 83)

A cela, il oppose quelques lignes plus loin l'image de la Provence telle qu'il la connaît véritablement, et où il n'est plus question de carton-pâte:

"Sur les vastes plateau couverts d'amandiers à l'époque où les arbres sont en fleur, en entend à peine le bruit des abeilles. On peut marcher des journées entières seul avec soimême, dans une joie, un ordre, un équilibre,

une paix incomparables..." (Giono, Provence: 84)

Giono évoque évidement dans <u>Provence</u> la rudesse, la véracité, et l'exactitude dont Giono fait preuve en décrivant son monde, animal ou non. On peut trouver des animaux intégrant toute l'image idéalisée de la Provence, comme par exemple les cigales...

En effet, Giono n'introduit pas dans les descriptions citées dans <u>Provence</u> les clichés habituels de sa région: les animaux qu'il met en scène ne sont pas particulièrement avenents, ou, l'auteur les a intentionnellement insérés dans son récit, et leur fait parfois accomplir des actes plutôt repoussants (l'exemple des hirondelles dans <u>Le Hussard sur le Toit</u>).

Rien ne s'oppose plus à l'idéalisation du monde parfait que les pages de Giono à propos d'animaux. Nous l'avons vu dans l'extrait des <u>Vraies des richesses</u>, où Giono décrit la mort d'un chien de berger. A aucun moment, les animaux ne sont décrits avec de la compassion, avec un amour un peu puéril. Il n'existe pas de dame cajolant un petit chien de salon, ni de chat se prélassant sur un fauteuil moelleux. Ni le cadre, ni le tempérament des personnages de Giono ne s'y prêtent.

Les animaux dans le romans de Giono ne bénéficent pas de l'amour exagéré de leurs maîtres. Les chats servent à capturer les souris, et les chiens aident les bergers. Si l'on excepte la présence maléfique du "matagot" sur le lit de Janet dans <u>Colline</u>.

Les chats et les chiens ne sont pas d'animaux avec une fonction purement esthétique, figurative, si l'on fait peut-être abstraction des animaux exotiques, dont la présence illustre une fonction qui, elle, n'est qu'emblématique, par le biais des nombreuses comparaisons et figures de style dont ils font l'objet.

Pourtant, dans <u>Oue ma joie demeure</u>, c'est Bobi qui réintroduira les animaux au coeur de la vie quotidienne, et ce, pour le plaisir des yeux, et non plus au profit d'une quelconque utilité.

En témoignant l'arrivée du cerf, le retour des oiseaux, la liberté des

#### 2-2 L'autonomie du monde animal

On remarque aussi l'autonomie dans laquelle vivent les animaux du paysage romanesque de Giono, autonomie flagrante et relativement déconcertante dans <u>Colline</u>, ainsi que dans <u>Le Hussard</u> sur le Toit.

L'autonomie des bêtes peut être mise en relation avec la solitude de l'homme: en effet, les animaux ont un comportement semblable à celui des humains, car chacun vit dans son propre univers. Giono décrit les animaux qu'il connaît: les bêtes exotiques ne sont que mentionnées pour appuyer un exemple ou pour étoffer une comparaison. La préface des <u>Vraies Richesses</u> illustre cette autonomie animale que Giono n'aura de cesse de décrire dans ses romans:

"Sur cent hommes, trente-deux meurent de faim tous les ans, quarante ne mangent jamais à leur faim. Sur toute l'étendue de la terre, toutes les bêtes libres mangent à leur faim..." (Giono, Les Vraies Richesses: Préface)

Le chien du <u>Hussard sur le Toit</u> est particulièrement indépendant: il est un exemple d'animal rendu à la vie sauvage. Son comportement en témoigne d'ailleurs, puisqu'il dévore un cadavre.

Le chat qui accompagne Angelo dans sa course sur les toits de Manosque n'est pas un archétype de la fidélité, puisqu'il disparaîtra comme il était venu. Il illustre d'ailleurs parfaitement le fait que les deux mondes puissent se côtoyer, à la rigueur se tolérer, mais ne puissent pas aller plus avant dans leurs relations affectives.

Toujours dans <u>Le Hussard sur le Toit</u>, les chevaux d'Angelo témoignent eux-aussi d'une véritable indépendance. En effet, il n'y a jamais de cheval sans caractère dans les romans de Giono. Les

montures sont à l'image des personnages: libres, indépendants, farouches et solitaires. Dans <u>Que ma joie demeure</u>, la jument d'Aurore et les chevaux d'Angelo dans <u>Le Hussard sur le Toit</u> illustrent d'ailleurs fort bien cet exemple.

Dans <u>Les critiques de notre temps et Giono</u>, Robert Brasillach appuie ce raisonnement en affirmant que les animaux et les hommes sont traités par Giono d'une manière semblable, ou presque:

"Monsieur Giono, avouons le, parle mieux des bêtes que des hommes (...) C'est qu'il ôte aux hommes la raison, qu'il les diminue, qu'il les réduit à quelque sensibilité élémentaire, à quelque instinct grossier. (...) Autrement dit, il humanise ses animaux, et sans jamais les dénaturer, sans aucun excès de moraliste." (Brasillach, 1977: 50)

On ne peut parler d'humanisation des chevaux, car ils conservent une très grande part d'autonomie. Si l'homme amorce parfois une tentative d'approche de l'animal, celui-ci ne manifeste presque jamais son désir de venir vers les humains. C'est pourquoi, il n'y a presque jamais de chien, de chat portant une familiarité étonnante envers l'homme dans les romans de Giono, si l'on excepte la présence du chat dans <u>Le Hussard sur le Toit</u>. Ce même chat disparaîtra comme il est venu, côtoyant simplement le héros de Giono, sans nouer de liens affectifs importants. Cependant, Angelo ressent un grand plaisir à être en sa compagnie.

" Tout apportait des tendresses aussi douces au coeur que les tendresses du chat." (Giono, Le Hussard sur le Toit: 173)

Dans <u>Colline</u>, Giono nous décrit le chien de Gondran, nommé Labri: celui-ci n'a de cesse d'accompagner son maître, y compris dans ses attitudes:

" Tout le monde s'est précipité dehors: les hommes, les femmes, les deux petites filles, le

chien Labri; ils se dépêchent: ils voudraient déjà avoir fini; depuis la mi-nuit, ils guettaient le jour" (Giono, Colline: 68)

Dans <u>Colline</u> toujours, le monde animal, face à l'homme, est décrit de cette manière:

" Là aussi, ce n'est plus qu'une vaste république de guêpes, de mulots, d'oiseaux pillards." (Giono, Colline: 122)

Dans cette citation, le terme "république" est remarquable, car il renforce cette notion d'autonomie face au monde des humains. Ce terme, qui d'ordinaire s'applique à une organisation sociale humaine, est ici attribué aux bêtes, ce qui appuie la conception d'un affranchissement animal.

Dans ses romans <u>Colline</u> et <u>Le Hussard sur le Toit</u>, Giono n'accorde que deux initiatives aux bêtes: être du côté du monde animal, ou de celui des humains. Il n'est pas d'autre dessein possible. C'est pourquoi nous avons expliqué la différence lexicale entre animaux sauvages et domestiques, qui nous paraît fondamentale, car elle justifie les comportements entre hommes et animaux. Les bêtes, malgré l'instinct grégaire dont on accuse les moutons, peuvent être sauvages et sans pitié:

" Tous les caillots de moutons étaient en marche comme des nuages dans l'herbe,. Ils couraient en faisant de grands cercles suivant un plan qu'ils se criaient les uns aux autres dans un bêlé tout nouveau.

Le labri tout affolé dansait au milieu de tout ça. Enfin, ils encerclèrent le chien et celui-ci sut que son dernier moment était là: il ne lutta plus, mais je vis les moutons se serrer autour de lui, l'engloutir, le piétiner à mort, longtemps, avec la grande conscience d'une chose qui devait être bien faite." (Giono, Les Vraies Richesses: 47)

D'autres exemples viennent compléter cette véritable détermination de l'animal face à l'homme: les cochons, les oiseaux, le chien dans <u>Le Hussard sur le Toit</u>, n'hésitent pas à attaquer les hommes ou faire preuve d'anthropophagie. Dans ce roman, Giono décrit sur plusieurs pages des essaims de papillons, qui semblent en apparence anodins et purement figuratifs. Effectivement, ils provoquent l'étonnement d'Angelo, mais leur présence n'est pas innocente: on le sait, Giono ne décrit pas d'animaux sans avoir auparavant une motivation.

D'autre part, Giono nous apporte dans <u>Le Hussard sur le</u> <u>Toit</u> la preuve que les animaux les plus familiers sont insérés au coeur de la réalité la plus impitoyable, et qu'avoir décrit des papillons en mouvement ne relevait pas d'une volonté purement esthétique, bien au contraire...

On peut parler de suprématie de l'animal sur l'homme, en raison des attitudes désarmées des humains devant la grandeur des bêtes: dans une très belle citation tirée de <u>Colline</u>, Giono raconte le désarroi de Gondran devant les actes qu'il a précédemment accomplis, et comment se comportent les animaux en train de mourir:

" Il a fait souffrir de la chair rouge, de la chair pareille à la sienne. Ainsi, autour de lui, sur cette terre, tous ses gestes font souffrir. Il est donc installé dans la souffrance des plantes et des bêtes." (Giono, Colline: 50)

La servitude de l'animal envers l'homme dans les romans de Giono se concrétisent dans les chevaux des soeurs Coste dans <u>Le Moulin de Pologne</u> qui illustrent tout à fait cet exemple. Les animaux de la ferme, chiens et chats remplissent des fonctions bien précises, et ne semblent pas souffrir du peu d'attachement dont leurs maîtres témoignent à leur égard. C'est en cela que l'on peut rapprocher la notion d'autonomie animale avec cette absence de servitude envers l'homme.

## II- La représentation stylistique du monde animal

# 1- Utilisation de termes propres à Giono

Giono sait avec habilité décrire les moindres gestes d'une bête ( le chat, le lézard ou le crapaud dans <u>Colline</u>, les chevaux d'attelage dans <u>Le Moulin de Pologne</u>...) Dans tous les romans de Giono étudiés, l'auteur joue avec la langue, les mots et en particulier avec le patois qui lui est cher. C'est ainsi que l'on peut relever plusieurs registres de langue, se rapportant aux animaux, ainsi que de nombreux procédés pour les mettre en relief.

Giono utilise évidemment les mots pour décrire son univers: par le recours au langage affectif, au vocabulaire de sa région, le patois provençal, ou même des créations sur certains mots, des noms d'animaux en particulier. Nous verrons ici l'importance de l'affectif; des onomatopées, des interjections, également le recours à l'usage de l'argot et du patois provençal, sans omettre les créations affectives sur des noms d'animaux.

### 1-1 L'argot de Giono

Giono a recours au langage affectif, voire à l'argot, pour désigner les hommes au moyen de noms de bêtes, noms plus ou moins valorisants, par le biais d'interjections. Dans <u>Regain</u>, la Mamèche exprime tout son désespoir par ces mots:

" A quoi il a servi mon homme, mort dans votre porc de pays?" (Giono, Regain: 30)

Dans <u>Regain</u>, Arsule est traitée de "<u>bestiasse</u>", et curieusement, elle sert d'animal de bât à Gédémus. Plus tard, dans le roman, Gédémus réclamera à Panturle de l'argent pour acheter un âne, puisqu'il ne peut plus utiliser Arsule, qui s'est enfuie.

Dans <u>Colline</u>, pour manifester son mécontentement envers une météorologie défavorable, Gondran jure ainsi:

" Gondran s'est approché en bombant le torse sous l'averse.

- Porc de temps!
- Chaque fois que je dois aller chercher mon foin, c'est pareil..." (Giono, Colline: 36)

"Porc de temps" est à rapprocher de "Ah mon cochon", et de "porc de pays", de par la similitude de l'interjection, et de l'animal choisi pour exprimer une insatisfaction, voire une vive émotion.

Giono utilise également le terme de canasson dans <u>Le</u>
<u>Hussard sur le Toit</u> pour désigner le cheval: "C'est un peu après (...)
que j'ai vu arriver votre canasson, au pas, et il n'a pas fait d'histoire
pour se laisser prendre par la bride." (Giono, Le Hussard sur le Toit:
58) Le cheval sera désigné de toutes les façons possibles dans les
romans de Giono, de manière plus ou moins argotique, ou souvent
indifférenciée.

Il est à noter que dans les romans de Giono les diverses déclinaisons pour nommer le cheval sont courantes. En effet, le cheval est toujours décrit avec précision, dans son contexte. Giono n'abuse pas de détails superflus lorsqu'il décrit les chevaux, et les animaux en général.

### 2-1 Utilisation du patois chez Giono:

"Bestiasse" (Giono, Regain: 59) est non seulement un terme injureux, mais surtout un mot appartenant à part entière au vocabulaire régionale de l'auteur. C'est une formation sur bête, avec le dépréciatif "asse". D'après S. J. Honnorat, dans son Vocabulaire français-provençal, bestiasse signifie "bête grosse", ce qu'on peut justifier par bête, au sens de "sot, sans intelligence". Le suffixe "asse" est suffisamment parlant.

Giono utilise également le terme de "bique", pour désigner les chèvres (Regain) dans une optique assez précise. D'ordinaire, chèvre en patois provençal se dit cabra (Vocabulaire Français-Provençal). Lorsque Caroline, la chèvre est traitée de bique, c'est en ces termes:

" Ce n'est plus sa voix de vieille bique, mais un petit tremblement doux d'enfant-chèvre." ( Giono, Regain: 78)

Dans <u>Colline</u>, Giono emploie le terme de ser. En patois provençal, ser (ou serp) désigne le serpent en général, couleuvre se disant colobra, et vipère, vipera.

" Puis, c'est tout qui vient: la tourterelle, le renard, la ser, le lézard, le mulot, la sauterelle..." (Giono, Colline: 112)

La motivation de Giono n'est pas innocente: s'il n'a pas choisi colobra, ou vipera, et a préféré employer ser, c'est sans doute pour faire partager au lecteur son hésitation devant la nature et l'espèce du serpent: ser permet de généraliser l'animal.

Dans <u>Colline</u>, on peut relever également le terme d'esquirol. Esquirol (ou esquiraou) signifie écureuil en patois provençal, et là aussi, Giono a préféré l'emploi d'un idiolecte. De plus, l'écureuil est décrit de façon très précise, ce qui justifie la motivation de l'auteur d'avoir utilisé le patois:

"L'esquirol, à l'abri de sa queue en panache, court, un gland dans la main." (Giono, Colline: 10)

L'auteur a volontairement employé esquirol, puisque le contexte syntaxique permet de facilement identifier l'animal: la queue en panache, le gland rapellent immanquablement l'écureuil, même pour quelqu'un qui ne connaîtrait pas le patois. De plus, étymologiquement, esquirol est assez proche d'écureuil.

Toujours dans Colline, on releve le terme de paroque:

"Tu vois bien ce que je veux dire: des tresses de crins de cheval, un ongle de bouc, une plume de paroque, tu sais bien, quoi..." ( Giono, Colline: 63) Paroque est mis pour perroquet, et son emploi en patois provençal justifie son utilisation "magique"; cette fois, l'utilisation de la langue régionale correspond à une évocation hermétique, voire ésotérique.

Dans Regain, la Mamèche s'adresse à la chèvre en patois:

"Comme la chèvre, sur le seuil, tremble de la voix et du poil, la Piémontaise l'apelle: - Cabro, cabro. La chèvre répond et elle entre." (Giono, Regain: 23)

Dans <u>Colline</u>, le chien de Gondran est nommé Labri: or, un labri ( ou labrit), en occitan, désigne un chien de berger... La fonction du chien ( chien de berger) se trouve inscrite dans le nom même de l'animal.

Par le terme de *matagot*, Giono nous fait accéder aux mots provençaux intraduisables, et par là dans la mythologie provençale. Le matagot est un chat sorcier, dont tout occitan a entendu parler dans son enfance, puisqu'il est sensé enlever les enfants qui ne sont pas sages et qui ne terminent pas leur repas.

Le terme de *matagot* est très spécifique à l'Occitanie: on le trouve également dans les patois de la région Rhône- Alpes, mais pas plus haut géographiquement. *Matagot* est à rapprocher morphologiquement de matou, qui désigne assez familèrement un gros chat.

Il n'est pas un chat ordinaire ( *lou cat* en provençal), à en juger par la description qu'en fait Giono dans <u>Colline</u>, description que nous développerons dans l'orientation mythologique de ce mémoire.

D'autre part, on peut penser que le chat est considéré comme tabou, la définition du tabou est la suivante:

"Tabou, c'est précisément cette condition des objets, des actions ou des personnes isolées ou interdites, à cause du danger que comporte leur contact (...) Par sa séparation et son isolement du reste des choses, le tabou prend une valeur supplémentaire mystérieuse, comme si autre chose ou quelqu'un l'habitait sous ses apparences." (Laffont, 1994: 918)

#### 3-1 Les créations de Giono

Giono utilise de créations sur des mots préexistants: dans <u>la</u> <u>Présentation de Pan</u>, il crée une taure à partir du substantif taureau, pour signifier toute la force et la puissance de la montagne de Lure:

"Elle était vautrée comme une taure dans une littière de brumes." (Giono, Présentation de Pan: 18)

En effet, taure a infiniment plus de portée au niveau sémantique que vache, dans le cas présent, associée à l'adjectif vautrée.

Avec la très belle formule de *l'enfant-chèvre*, dans <u>Regain</u>, Giono veut signifier toute la détresse de la chèvre Caroline, qui non seulement est humanisée, par le prénom qu'elle porte, mais également par l'ajout du terme *enfant*:

> "Ce n'est plus sa voix de vieille bique, mais un petit tremblement doux d'enfant-chèvre." ( Giono, Regain: 78)

Giono reprendra ce procédé dans <u>Que ma joie demeure</u>, lors de la première description du cerf:

" C'était une bête moitié bête et moitié arbre." (Giono, Que ma joie demeure: 106)

Par les termes de chiennots (<u>Regain</u>) et sangliots (<u>Colline</u>), Giono détourne les formules habituelles de chiots et de marcassins. En occultant volontairement les termes savants pour désigner les petits des chiens et des sangliers, il permet au lecteur une approche plus affective de la nature et de la faune de sa région.

2- Les figures de style appliquées au monde animal: Les comparaisons

Les comparaisons qui ont trait aux animaux sont souvent employées dans la langue populaire; elles deviennent des comparaisons lexicalisées. Chez Giono, elles sont un véritable fait de stylistique. La récurrence de cette figure de style se mesure grâce à la notion de fréquence remarquable.

D'un point de vue purement stylistique, il est à remarquer que les comparaisons ayant trait aux animaux sont très nombreuses. Elles représentent une récurrence dans les romans de Giono.

Généralement, ces comparaisons servent à décrire un agissement humain ou un comportement spécifique; ce qui nous permet de justifier ce recours important à la comparaison animale est sans doute l'impossibilité de dire l'Humain. Afin de mieux cerner les personnages, Giono utilise massivement la figure de la comparaison.

La comparaison qui a trait aux animaux est utilisée pour signifier l'acte d'amour, ou l'expression des visages des personnages. Les comparaisons sont employées pour traduire l'indéfinissable; elles sont très nombreuses, et leur fonction est très précise: ce qui ne peut être nommé, l'est par le biais de la comparaison, notamment tout ce qui a trait aux descriptions très claires des hommes, des paysages et des éléments.

" Giono est le plus grand paysagiste de la littérature française. Les arbres, les montagnes, les vallées et les plaines n'ont pas de secrets pour lui..." (Marcabeau, 8 avril, 1995)

Emile Noulet dans <u>Les critiques de notre temps et Giono</u>, il met en relation le style de l'auteur avec les procédés littéraires que celui-ci l'utilise:

" Qu'on trouve chez lui un animisme, il faudrait dire un animalisme constant, sources de ses comparaisons et métaphores absolument neuves, mais remarquons que c'est précisément la nature qui ressemble à la bête tandis que l'homme, au contraire, tend à s'en éloigner. (...) Tout est respiration, ondoiement, frisson, geste et bond. De la ressemblance avec la bête dont je parlais plus haut, c'est que les choses immobiles ont le plus emprunté, et on les voit à leur tour, mues, souples et rapides." (Noulet, Les critiques de notre temps et Giono: 27)

#### 1-2 Comparaison hommes- animaux

Les animaux ne parlent pas ou du moins leur langage n'est pas le même que celui des humains. Cependant, quand ils consentent à s'exprimer comme les hommes, ils emploient des paroles religieuses, visent à communiquer quelque chose de particulier, voire exceptionnel.

Le fait de faire parler les animaux est un phénomène récurrent dans la littérature: par exemple dans le <u>Lais</u>: Guigemar qui est frappé de stupeur quand l'animal se met à lui parler et surtout à prophétiser:

" La biche souffrait de sa blessure et gémissait. Elle se met alors à parler: Hélas, je vais mourir! Et toi, chevalier, toi qui m'a blessée. Voici ta destinée: Puisses-tu ne jamais trouver de remède! Nulle herbe, nulle racine, Nul médecin, nulle potion ne guériront jamais la place de ta cuisse." (Marie de France, 1990: 31-32)

Chez Giono, les animaux ne prophétisent pas; mais ile ne blasphèment pas non plus, ils ne jettent pas de sorts à ceux qui sont sensés les avoir entendus ou aux hommes qui croient en leurs pouvoirs. Le simple fait de parler est un acte: la parole peut être porteuse de malédiction, ou peut très bien être un acte de la parole de Dieu.

Le fait que chez Giono, les animaux ne jettent pas de sorts, est tout de même très intéressant. Dans le contexte du <u>Hussard sur le Toit</u>, la connotation religieuse des propos des animaux ( le chien, le serpent) a pour visée de rassurer la population sur son sort. Des miracles se produisent, des animaux parlent même, mais ces faits magiques, totalement irrationnels et païens, sont placés sous le signe de la protection divine.

Dans <u>Colline</u>, Giono met en scène un serpent et un crapaud qui, eux aussi, sont dotés de parole. Le crapaud ne parle pas vraiment, c'est Janet qui rapporte ses propos. Mais le vieillard apporte suffisamment de crédit à son histoire pour que l'on puisse y croire.

Nous avons vu que le chat noir, le corbeau ou le crapaud étaient empreints de tout un imaginaire négatif, tout comme les serpents. Pourquoi des animaux occupent-ils une place dévalorisée dans notre imaginaire? Pourquoi certains ne nous inspirent que de la répulsion?

L'imaginaire tient une place prépondérante dans l'inconscient collectif et dans toutes les dérives que celui-ci entraîne. Les animaux choisis par Giono pour incarner des forces maléfiques ne sont pas le fruit d'une pure coïncidence, mais relèvent bien de toute une tradition plus ou moins hermétique, faisant appel à des motifs d'origine orale ou ancestraux.

Dans <u>Regain</u>, Arsule est traitée et considérée par Gédémus le rémouleur comme un véritable animal de bât: non seulement Giono lui attribue toutes les caractéristiques physiques d'une mule, mais il use et abuse de comparaisons animales:

" (...) Elle renifle pour mieux sentir l'odeur de Gédémus qui sue: elle sue elle aussi, elle se penche vers ses aisselles pour sentir son odeur à elle." (Giono, Regain: 69)

Arsule est non seulement décrite comme une bête de somme, avec toutes les caractéristiques, les gestes et comportements de la mule, mais Gédémus, le rémouleur, l'insulte en ces termes: " C'est dans ton oeil, bestiasse!" ( Giono, Regain: 70), lorsqu'elle lui affirme avoir aperçu quelque chose bouger dans le champs.

Or, nous l'avons vu, bestiasse est une formation dépréciative sur bête, mais là où Giono situe ce terme dans le roman, on peut l'assimiler à la fois à une comparaison péjorative: Arsule est non seulement désignée comme sotte, mais elle est également comparée à une bête sans intelligence. Bête est à prendre ici dans toute son extension.

Dans <u>Colline</u>, lors d'une scène d'une rare intensité entre Janet et Jaume, celui-ci apostrophe le vieillard de cette manière:

" Toi, dit-il, et les mots giclent entre ses dents serrées, y'en a assez de tes méchancetés, t'es pire qu'un loup." (Giono, Colline: 110)

# 2-2 Comparaisons éléments naturels- animaux

Les comparaisons ayant trait aux animaux dans le but de désigner les éléments naturels sont fréquentes dans les romans de Giono:

" Chez Giono, elle est d'abord pour chacun confrontation avec un paysage, cette configuration qu'a la terre à l'endroit où il vit,

la manière dont les éléments y sont associés, les ciels, de jour et de nuit, qui le dominent, l'inépuisable diversité des espèces animales et végétales qui l'entourent." (Godard, 1995: 22).

En effet, l'auteur prête aux éléments des agissements proches de ceux des bêtes, c'est pourquoi ces comparaisons sont si présentes, les deux mondes (animal et végétal) étant très proches, leurs comportements sont assez similaires.

Giono nous décrit la montagne de Lure, comme s'il s'agissait d'une sorte d'animal fantastique, à mi-chemin entre une vache sacrée et le Minotaure. La montagne de Lure est représentée comme irréelle, grâce à l'utilisation des substantifs " brumes bleues". De plus, " vautrée" donne l'image de quelque chose d'imposant, de massif, qui se conjugue avec taure. Nous l'avons vu, l'utilisation de taure au profit de vache donne encore plus de portée à la comparaison.

#### Dans Regain, le vent est décrit de cette manière:

" Il était venu de nuit de forte haleine; il galopait à bride abattue à travers le plateau, il avait un long gémissement comme pour boire tout le ciel..." (Giono, Regain: 67)

# Giono compare également dans Colline le ruisseau à un chat:

"Le ruisseau Gaudissart coule un bon moment sur les herbes couchées, puis il commence à s'enrager contre les rochers, et à la fin, il s'enfonce dans la colline. Il a tranché de grands bancs de pierre, il est descendu au fond de la colline, il est là, dans une nuit grise, à ronronner. C'est son nid. Des fois, il fait gonfler son beau ventre tout écaillé d'écume; des fois il s'étire entre deux os aigus de la roche; des fois il fait nuit tout à fait et alors on voit seulement son gros oeil couleur d'herbe

qui clignote et qui guette." (Giono, Regain: 88)

### Dans Colline, la colline est comparée à un boeuf:

"La colline; tu t'en apercevra, un jour, de la colline. Pour l'heure elle est couchée comme un boeuf dans les herbes, et seul le dos paraît." (Giono, Colline: 33)

# Egalement dans Colline, l'orage est comparée à un taureau:

"L'orage qui bouchait les défilés du fleuve s'est levé. Comme un taureau fouetté d'herbes, il s'est arraché à la boue des plaines; son dos musculeux s'est gonflé; puis il a sauté les collines, et il s'est mis en marche dans le ciel." (Giono, Colline: 35)

D'autre exemples, ayant trait aux comparaisons entre le monde animal et les éléments naturels, peuvent être relevés dans l'oeuvre romanesque de Giono, en particulier dans le " cycle paysan" ( <u>Colline</u>, <u>Un de Baumugnes</u>, <u>Regain</u>, ses trois premiers romans.)

Les éléments ne sont pas les seuls à relever de comparaisons: toujours dans <u>Colline</u>, les arbres et le décor sont également traités par le biais de la même figure de style:

"Le tilleul fait le chaton qui pleure." (Giono, Colline: 113)

Les comparaisons entre le monde végétal, les éléments et les animaux relèvent d'un véritable désir de restituer toute la symbiose entre ces différents mondes: Giono accorde des attitudes rappelant le monde animal, à tout ce qui entoure celui-ci. On serait tenté de dire que tout, les hommes comme les arbres, les éléments, gravite autour du monde animal, par le biais des comparaisons.

" Si Giono me déconcertait quelquefois, je n'en aimais pas moins l'essentiel, sa poésie du monde, la montagne vivante et la source limpide, la forêt qui fermente... l'homme même qui a l'air d'un roc, qui parle comme un arbre, et le vent, le vent le plus mystérieux que je connaisse..." (Bosco, octobre 1970)

#### Conclusion

Au cours de ces recherches sur le monde animal dans l'oeuvre romanesque de Giono, il a été intéressant de relever de nombreux détails, comme par exemple l'analogie existante entre le propos de l'auteur et d'autres motifs beaucoup plus anciens, qui relèvent d'une tradition écrite ou orale.

Nous l'avons vu, la thématique du monde animal chez Giono est très ouverte, très vaste: elle ne peut se résumer à quelques lignes, car elle fait partie intégrante de l'oeuvre de l'auteur.

La proximité du monde animal et des humains est déterminante dans les rapports qui unissent ces deux univers, tellement différents et pourtant si complémentaires. Chacun puise chez l'autre l'énergie, la connaissance, qui lui fait défaut et qu'il dont il a besoin pour survivre. Que ce soit l'eau de la fontaine des hommes qui permet d'abreuver une famille de sangliers ( <u>Colline</u>) ou même la clameur des bêtes enfermées et qui demandent à sortir de leur étable, ou le beau cavalier qui nécéssite son cheval pour traverser des paysages dévastés par la maladie ( <u>Le Hussard sur le Toit</u>), tous ont besoin de cette dépendance à l'autre monde: c'est justement ce qui les rend indépendants.

## Bibliographie

### Corpus

- 1. GIONO, Jean, Colline, Bernard Grasset, Paris, 1930.
- 2. GIONO, Jean, Regain, Bernard Grasset, Paris, 1930.
- 3. GIONO, Jean, Le Chant du monde, Gallimard, Paris, 1934.
- 4. GIONO, Jean, *Que ma joie demeure*, Bernard Grasset, Paris, 1935.
- GIONO, Jean, <u>Les Vraies Richesses</u>, Bernard Grasset, Paris, 1937.
- 6. GIONO, Jean, Le Hussard sue le toit, Gallimard, Paris, 1951.
- 7. GIONO, Jean, Provence, Gallimard, Paris, 1995.

### Ouvrages consacrés sur Jean Giono

- ANDRAU, Paul, <u>Jean Giono, Un roi sans divertissement</u>, Bréal, Paris, 2003.
- 2. ANGLES, Auguste, <u>"L'eau vive"</u>, in <u>Les critiques de notre</u> temps et <u>Giono</u>, Garnier Frères, Paris, 1977.
- 3. BOISDEFFRE, Pierre, <u>Au pays de Giono</u>, La Revue des Deux Mondes, 15 février 1965.
- 4. BRASILLACH, Robert, "Vers l'épopée hindoue" in Les critiques de notre temps et Giono, Garnier, Paris, 1977.
- 5 CHONEZ, Claudine, *Giono qui fut toujours le poète*, Lettres françaises, Paris, octobre 1970.

- FLUCHERE, Henri, <u>Réflexions sur Jean Giono</u>, Cahiers du Sud, Marseilles, mars 1932.
- 7. GODARD, Henri, <u>D'un Giono l'autre</u>, Gallimard, Paris, 1995.
- 8. LE CLEZIO, Jean-Marie-G, Les <u>écrivains meurent aussi...</u>, Le Figaro Littéraire, Paris, 19-25 octobre 1970.
- MARCABEAU, Pierre, <u>Le Génie du conteur</u>, Le Pont, Paris, 8 avril 1995.
- MAULNIER, Thierry, <u>M. Giono, les paysans et la guerre</u>,
   Revue Universelle, Paris, 15 janvier 1939.
- 11. NOULET, Emile, <u>"Regain"</u> in <u>Les critiques de notre temps et</u> <u>Giono</u>, Garnier Frères, Paris, 1977.
- POURRAT, Henri, <u>Réflexions sur Jean Giono</u>, Cahiers du Sud, Marseilles, mars 1932.

# Ouvrage généraux

- ARLAND, Marcel, <u>La Grâce d'écrire</u>, Gallimard, Paris, 1955.
- BERTON, Jean-Claude, <u>50 romans clés de la littérature</u> <u>françaises</u>, Hatier, Paris, 1983.
- BOSCO, Henri, <u>La poésie du monde</u>, Le Figaro Littéraire, Paris, 19-25 octobre, 1970.
- 4. BRENNER, Jacques, <u>Histoire de la littérature française de</u> 1940 à nos jours, Fayard, Paris, 1978.

- DE FRANCE, Marie, <u>Lais</u> (traduits, présentés et annotés par Laurence Harf- Lancner, coll. Lettres gothiques, Le livre de Poche, Paris, 1990.
- HONNORAT, S. J., <u>Vocabulaire français- provençal</u> (1<sup>ère</sup> édition: 1848. Editions Les Petites Affiches des Alpes de Haute-Provence, Digne, réimpression: 1996.
- LAFFONT, Robert, <u>Dictionnaire des Symboles</u>, Coll. Bouquins, Paris, 1994.
- 8. PICON, Gaëtan, <u>L'Usage de la lecture</u>, Mercure de France, Paris, 1961.